L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 72 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS,
MERCREDI 17 SEPTEMBRE.

Courrier de Paris.

Il se passe en ce moment un fait qu'il est très regrettable de laisser passer inaperçu. C'est en effet comme un symptôme du raffermissement des esprits. Voici quel est ce fait.

Un journal républicain avancé a demandé à Mme George Sand de lui donner des articles politiques. L'illustre écrivain a refusé: "Je me suis trompée toute ma vie!" dit-elle.

Il y a une tristesse profonde dans ces sept mots. Ainsi, voilà l'un des plus radieux génies de ce siècle, la femme qui peut prononcer, comme Hugo, Lamartine et Musset, Pierre Bonaparte des esprits supérieurs; voilà celle qui a conservé chez elle un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre, où elle défendait dans une langue admirable toutes les idées malsaines où injustes, la voilà qui en retourne en arrière, et, près de toucher le but, s'écrie avec douleur:

—"Ah! je me suis trompée!"

Je serais désolé d'écrire un seul mot qui fût un manque de respect à Mme George Sand. Comme l'a dit M. Disraeli, le grand ministre conservateur de l'Angleterre: "Elle a fait autant de mal que Jean-Jacques Rousseau, dans un style encore plus beau." Pourtant, on ne peut s'empêcher d'être sévère pour l'écrivain qui, soigneusement à l'édifice d'erreur qu'elle a élevé, s'avoue à elle-même toute l'influence néfaste qu'elle a eue.

Car si elle s'est trompée toujours, elle a de même trompé toujours inconsciemment ceux que séduisait son génie. Les esprits faibles entraînés par les peintures passionnées de *Lélia* et de *Jacques*; par le socialisme poétique des *Compagnons du Tour de France*, fascinés en somme par les brillantes couleurs dont elle cachait ses théories funestes; tous ceux-là, en un mot, ont donc été trompés comme elle!

Ce n'est pas un paradoxe de dire que les esprits puissants refont à leur image les époques où ils vivent. Chaque d'eux imprime à la société qui se nourrit de sa moelle le cachet propre de son génie. Or, Mme Sand est Balzac, plus que d'autres, ont agi directement sur la foule de leurs lecteurs.

Des ménages ont été désunis, des jeunes filles ont été perdues en lisant les romans de Mme George Sand. Que de femmes ont voulu connaître cette passion que leur romancier faisait si belle! La poésie servant à colorer le vice est beau, est un poison.

D'autres disaient cela à Mme Sand. Des hommes supérieurs, forts de l'autorité de leur nom, pouvaient espérer influencer son âme. Rien n'a fait. Elle a continué d'écrire, toujours fermement convaincue qu'elle combattait pour la vérité. Elle a dit: Le mariage est une loi funeste, l'ennemi de l'amour et de la pudeur. La philosophie humaine doit être pratique; le prêtre est l'agent pervers d'une religion pervers.

Puis, après un labeur de quarante années, quand ses livres peuplent le monde, elle fait un retour sur elle-même, dans un navrant *mea culpa*: Je me suis trompée!

Oui, elle s'était trompée. Oui, cet esprit supérieur sorti de la ligne droite avait suivi longtemps des sentiers tortueux et malsains. Aujourd'hui, elle courbe la tête, reconnaît l'erreur passée, et comme le Sicambre, brûle ce qu'elle avait adoré pour adorer ce qu'elle avait brûlé. En politique, en religion, en morale, en philosophie, elle s'est trompée, elle l'avoue.

Peut-elle dater de qu'elle a écrit? Non. Le mal qu'elle a fait n'en existe pas moins; elle n'en est pas moins une des causes indirectes de nos désastres, et l'on ne sait pas jusqu'à quel point il ne serait pas juste de lui répondre: Il est trop tard!

Mais l'importance de la parole de Mme George Sand n'est pas dans ce qui lui est personnel. Elle est dans ce fait observé par la *Patrie* et les autres organes conservateurs, du ralentissement des esprits depuis le 24 mai.

Il se fait un lent travail de réorganisation morale qui prend sa source dans le même sentiment qui agit sur l'esprit de Mme Sand. Comme elle, des intelligences égarées commencent à demander la vie à ce qui ne pouvait nous donner que la mort. M. Louis Blanc s'obstine, dans sa lettre d'Evian, à nier que l'élection de Barodet ait causé la chute de M. Thiers. Tout le monde reconnaît pourtant que ce fut le point de départ de la révolte des honnêtes gens.

Or, il se produit dans la conscience de la nation le même changement que dans sa politique. Un se rappelle la désolation imposée au pays par le chef du radicalisme, M. Gambetta. On voit avec stupeur qu'il est organisé, tendu plus fort par la complaisance passée de M. Thiers. De toute part, l'impuissante intolérance crie au cléricalisme.

Et peut-être faut-il chercher dans les dégoûts éprouvés au spectacle de ces hontes, les symptômes de reconstruction qui s'affirment.

"Je ne suis trompé!" dit Mme Sand. Comme elle, disent: "Nous nous sommes trompés!" ceux qui marchaient sous le même pavillon. C'est que les théories défendues par elle et propagées par les autres n'ont servi, ils le reconnaissent, qu'à accroître les forces de l'ennemi commun, c'est-à-dire du radicalisme.

Ils se sont aperçus qu'en attaquant le mariage, ils ne servaient que les intérêts des délassés dans les bras du corrompu. La famille est et sera toujours la chose respectable qui fait un peuple grand. Un ami de Barbes racontait ce fait, qui avait frappé profondément ce grand agitateur:

Quand l'empereur le fit mettre en liberté, en 1855, Barbes, avant de se fixer en Belgique, alla faire un voyage en Italie. Il visita Amsterdam, La Haye, Saarbrück, Rotterdam, et partout il fut frappé de l'air de bonheur qu'on y respirait. Tout le monde semblait heureux. Ces figures hâves et flétries qui pullulent dans nos faubourgs n'existaient pas.

Il manifesta son étonnement à son guide, homme d'une haute intelligence et d'un savoir étendu. Celui-ci regarde Barbès et lui dit:

—Savez-vous pourquoi, monsieur, le bonheur a pris domicile chez nous? Cela ne vient pas de ses richesses. Tous les trésors de Java et de Batavia ne suffiraient pas à payer ce que vous semblez mettre à si haut prix:

—Alors pourquoi la Hollande ressemble-t-elle si peu à la France?

—C'est qu'un de ses traits de ce que vos amis ont toujours attaqué: la Famille et Dieu!

Tant il vient un moment où l'esprit s'inquiète et s'interroge, où le doute perd de la vérité s'emparer de vous. Il vient une heure où la conscience s'étonne d'avoir cru si longtemps à ce qui était mauvais, d'avoir adoré les faux dieux, en s'inclinant devant tous les veaux d'or de l'incrédulité moderne.

C'est Carrel disant à Clément Thomas—le même qu'en fusillé le 18 mars—en 1832, sur le pont au Change, après le sac de l'Archevêché:

—Voilà donc ce que c'est que le peuple! *Dis donc, Thomas, si nous nous étions toujours trompés!*

C'est Lamartine avouant à Sainte Beuve que son remords est d'avoir aidé à la révolution de 48; c'est cet officier de marine, récemment promu contre-amiral, qui disait en parlant de M. Gambetta:

—Je ne me pardonnerai jamais d'avoir cru à cet homme!

C'est enfin Mme George Sand, faisant un retour sur elle-même, et condamnant ce qu'elle a défendu toujours.

Il faut l'être sévère pour ces grands génies. Il est des fautes qui ne passent droit de mier. Il serait trop simple de contrebattre la vérité pendant quarante ans pour faire ensuite amende honorable. Le repentir du mal qu'on a fait n'empêche pas qu'on ne fasse faillite à la société du bien qu'on n'a pas tenté.

Et puisque c'est Mme George Sand qui fait l'origine de ceci, qu'elle me permette de dire avec tout le respect que je lui porte:

Je crois que la postérité sera sévère pour elle; la justice sera implacable pour tous ceux qui, comme elle, ont servi de préférence les intérêts malsains, et égaré les consciences hésitantes. On n'a pas le droit de se tromper pendant quarante ans, et de s'écrier après: Ne pensez plus à tout ce que j'ai écrit. J'ai eu tort!

Le plus qu'on doive à ceux qui parlent ainsi, serait l'oubli. Malheureusement, on le refusera pour elle, l'œuvre de Mme Sand ne sera pas oublié. Il est des gens où l'indulgence devient de la faiblesse.

Mais il n'en est pas moins profitable de relever les symptômes de réorganisation morale qui se produisent. Il est bon de se dire, et je pratique dévéprétez, que la France se raffermit à mesure que d'autres nations diminuent. L'Allemagne, malgré l'or de notre rançon, est pauvre, comme elle est pourrie jusqu'à la moelle, malgré ses prétentions à la vertu. Les Etats-Unis sont livrés au despotisme, et la corruption effrénée qui s'y glisse les conduit à leur perte, comme un enfant hâtif que la vie a pris trop tôt.

Ce n'est pas une mince fierté pour les conservateurs de se dire que c'est à eux que revient l'honneur de ce raffermissement des esprits. Si les esprits *égarés* disent: Nous nous sommes trompés! c'est que, nous autres, nous avions raison.

ALBERT DELPIT.

—Sous ce titre: *Ce que devient l'argent de la France en Allemagne*, le *Monde rural* publie un article curieux dont nous détachons les lignes suivantes:

A peine le traité de paix était-il signé entre la France et l'Allemagne qu'une feuille allemande, le *Volkszeitung*, prédisait ce qui se passe aujourd'hui en Allemagne.

Tous ces millions de thalers qui vont nous arriver, disait-elle, disparaîtront comme dans un gouffre et ne seront qu'une goutte d'eau au milieu d'un terrain aride.

C'est en effet ce qui est arrivé. Les chefs du gouvernement s'emparent de tout cet argent, l'enferment dans les caisses de l'Etat, et le commerce, l'industrie et les classes ouvrières n'aperçoivent à peine de cette abondance.

Les souffrances du vainqueur ont été terribles et cruelles; celles du vaincu ne passent tout ce qu'on peut s'imaginer. Et tandis que la France, vivante et énergique, continuera à marcher en avant, comme par le passé, il ne restera pour l'Allemagne d'autre perspective que l'émigration.

Les prédictions commencent déjà à s'accomplir. L'Allemagne se prépare à payer cher sa victoire, et ses milliards, à peine reçus des mains de la vaincu, deviennent une source d'appauvrissement, d'insurrections socialistes dont les symptômes frappent les yeux des moins clairvoyants. Déjà cette année, si la fameuse foire de Leipzick, toujours si fréquentée, les fabricants prussiens, saxons et bavarois ont subi des pertes considérables. Ils n'ont pu vendre qu'une partie infime de leurs marchandises, qui, pour la plus grande part, leur sont restées sur les bras. Ils en sont nécessairement désespérés. Les causes de cet insuccès, il faut les chercher dans la cherté de l'argent monnayé et aussi dans le relèvement de l'industrie française, qui reparaît sur les marchés étrangers.

A l'œuvre, A l'œuvre, ô gaulois, ô gaulois, ô gaulois